

pier de linge. Enfin, à partir du quatorzième siècle le papier, arrivé à un certain degré de perfection, put lutter avec succès contre le parchemin, qui déjà ne pouvait plus suffire aux besoins de l'écriture, et qui certainement cent ans plus tard eût été impossible avec l'imprimerie.

Déjà, dès le septième siècle, les peaux neuves ne suffisant plus, on s'était mis à gratter les vieux manuscrits pour les couvrir d'une nouvelle couche de caractères ; mais, vers les onzième, douzième et treizième siècles, cette épouvantable économie détruisit presque tous les anciens auteurs, et ce fut plus tard qu'avec des procédés chimiques on put faire revivre les manuscrits primitifs, connus depuis sous le nom de palimpsestes. Vers 1291, l'Université de Paris rendit un décret par lequel il était défendu aux parcheminiers de se fournir autre part que dans la halle des Mathurins ou aux foires du Lendit et de Saint-Lazare. Toutes les fois qu'un nouveau marchand se présentait apportant du parchemin, il ne pouvait ouvrir sa boutique aux commerçants de la ville qu'après avoir satisfait pendant vingt-quatre heures aux demandes du recteur, des écoliers, des praticiens, des marchands du roi, et de ceux de l'évêque de Paris. Tirez donc des journaux à cinquante mille exemplaires avec de pareilles dispositions ! L'approvisionnement de dix années passerait en un jour. Il y avait bien une espèce de papier de coton ; mais il était si mauvais, si peu durable, qu'une ordonnance de l'empereur Frédéric II, en 1221, déclarait nuls tous les actes faits sur ce papier, et donnait deux ans pour les transcrire sur parchemin.

Quant au papyrus, écorce de roseau du Nil, aplati sous une presse et trempé dans de l'huile de cèdre, son histoire est assez connue. Il disparut vers le onzième siècle, après avoir brillé depuis les temps les plus reculés. Une seule chose nous frappa dans le livre où nous trouvions ces détails, ce fut la mention d'une fabrique de papyrus établie à Rome par un nommé *Fannius Sagar*.

Que pouvait être une fabrique de papyrus établie par un *Fannius Sagax* ?

Ce fut en cherchant à résoudre cette question et à nous figurer par la pensée une usine romaine, que nous accomplîmes le reste du voyage et que nous arrivâmes à Corbeil.

En quelques minutes nous atteignons Essonne, ville manufacturière dont chaque maison est une usine, et qui va se terminer dans Corbeil où les fameux moulins de M. Darblay travaillent sans relâche à fournir le cinquième environ de la consommation de Paris. Nous traversons l'ancienne route d'Italie, jadis si vivante, si fréquentée, maintenant étranglée entre deux chemins de fer.

Les maisons qui bordent la route ont l'air de véritables ruines ; partout les volets fermés, les fenêtres dégarries de carreaux, signalent l'absence ou la misère des riverains. Plus de diligences, plus de roulages, et par conséquent plus d'auberges. Plus de consommateurs, donc plus de boulangers, de bouchers, d'épiciers, etc. On dirait que la peste ou les Cosaques ont passé par là. Certes, le grand désert de Sahara doit grouiller d'habitants, si on le compare aux anciennes grandes routes des environs de Paris. Ces réflexions philosophiques sur l'instabilité des choses humaines nous conduisirent jusqu'au bord d'un petit cours d'eau qui, formé de la Juynette et de la rivière d'Etampes, prend à cet endroit le nom de rivière d'Essonne.

La papeterie que nous allions visiter nous apparut bientôt semant ses vastes bâtiments, les uns à cheval sur les deux bras de la rivière, les autres au milieu de superbes jardins. Dès la porte, le claquement des roues à eau, le cri des essieux, le gémissement des presses, le craquement sec et intermittent des engrenages, forment un concert bizarre, une harmonie d'abord douloureuse à l'oreille, mais imposante et douce d'une attraction qui tient du vertige. On ressent un vif besoin de voir le mystère qui nécessite un pareil tapage. Après les premières salutations et les compliments en usage dans les nations civilisées, nous nous mettons résolument en campagne, et nous commençons par l'inspection des chiffons, dont nous devons suivre les tortures jusqu'à leur entière transformation.

Dans un immense bâtiment à quatre étages sont empilés, classés, et rangés par ordre de grain, des tas énormes de chiffons. Là, une armée de femmes et d'enfants revoit chaque fragment, le classe et le découpe. Il y en a de blancs, de bleus, d'autres diversement colorés ; les éléments les plus bizarres composent ces amas et sont une source profonde de méditations.

Nous sortons de l'atelier aux chiffons et nous allons au blutoir, où les matériaux sont battus et ventilés pour en extraire toute poussière ; nous admirons les caveaux à lessive, où la vapeur d'une solution de soude et de chaux les débarrassent des matières grasses qu'ils contiennent, et nous passons dans l'atelier des cylindres découpeurs. Dans une cuve de forme ovale, le linge, entraîné par un courant circulaire rapide, vient passer entre les lames d'acier du cylindre, et d'autres lames fixées au fond de la cuve, en tournant en sens contraire ; une vis permet de rapprocher les lames les unes des autres, pour accélérer la fabrication. Quand on juge que le chiffon réduit en charpie a assez de souffrances, un conduit, qui s'ouvre au fond de la cuve, l'entraîne sous une presse qui le débarrasse à l'instant de l'eau qu'il contenait. Alors commence cette opération connue sous le nom de blanchiment, qui attirera autrefois tant d'injures au papier mécanique, avant qu'il ait appris à se soustraire à l'influence délétère du chlore.

Mais à présent, grâce à de grands soins et à un tout petit procédé chimique bien simple, il n'y a plus à craindre de voir périr, en dix années, les plus belles éditions de nos auteurs, et l'on peut donner au papier moderne cette blancheur éblouissante que ne pourrait jamais obtenir le papier ancien, obligé de blanchir ses chiffons au contact de l'air. Un peu de chaux pour les linges déjà blancs, quelques vapeurs de chlore pur pour les étoffes colorées, donnent aux débris de lin et de coton une apparence neigeuse qu'ils n'acquerraient autrefois qu'aux dépens de leur solidité, et qui maintenant ne leur nuit en rien, grâce à un sel de soude particulier qui s'assimile le reste du chlore libre dont l'effet sera si meurtrier pour toutes nos belles éditions illustrées d'il y a vingt ans.

Cette neige est ensuite livrée aux cylindres défailleurs, qui la réduisent en molécules extrêmement ténues ; puis de petits wagons, sur une miniature de chemin de fer, l'emportent rapidement pour la livrer aux cylindres raffineurs, qui complètent l'œuvre. Dans ce dernier travail, les lames d'acier qui garnissent le cylindre sont extrêmement rapprochées, et l'eau sans cesse renouvelée qui est chargée